

maika
the elan
pink
choice

immanences
éditions
collection
mekong
by christian
caujolle
3

soissons, 2018

Une édition de treize exemplaires au chromopalladium réalisée par Anne-Lou Buzot sur papier Arches platine, dont huit exemplaires numérotés de 1 à 8 et cinq hors commerce numérotés de I à V.

Chaque exemplaire comprend douze photographies extraites de la série The Pink Choice, un essai de Christian Caujolle, ainsi qu'une biographie de Maika Elan.

Les tirages sont numérotés, signés et titrés par Maika Elan.

Les textes, composés en caractères Baskerville et Helvetica Neue par Florent Fajole, ont été imprimés par Hannah Harkes sur les presses typographiques de Labora, à Tallinn (Estonie) sur papier Giấy Dó Bóc 4 (Dó classique 4 couches), produit par la famille Phạm Văn Tâm (Province de Bắc Ninh) pour le compte de Zó Project à Hanoï (Viêt Nam), et les vignettes de titres sur papiers Labora et Shojo-shi, produits respectivement par Tamara Sobaleva (Labora) et Kiyotaka Ozaki (Préfecture de Kochi, Japon).

Les couvertures sont réalisées en papiers Giấy Dó Sắc Phong (Dó royal) et Giấy Dó Cậy (Dó zen), produits par la famille Phạm Văn Tâm.

Les papiers de la famille Phạm Văn Tâm, de Tamara Sobaleva et de Kiyotaka Ozaki sont produits à la forme manuellement.

Chaque exemplaire est conservé sous emboîtement réalisé par Justine Delval (Atelier du cartonnage, Arles, France).

Format des tirages : 28 cm x 38 cm
Format du portfolio : 31 cm x 40 cm

Edition bilingue Français / Anglais.
Traduction anglaise de Michèle Bergot.

Imanences éditions
Anne-Lou Buzot,
Florent Fajole
& Nicolas Peyre,
éditeurs associés

Juillet 2018

Prix : 8000 euros

immanences-editions.com
contact@immanences-editions.com
+33 (0)7 81 67 96 92













Maika Elan, The Pink Choice

par Christian Caujolle

Dans un pays qui, contrairement à d'autres, n'a jamais décrété l'homosexualité comme illégale et qui, sans adopter le mariage gay, a cessé de l'interdire depuis 2015, l'acceptation sociale des relations homosexuelles reste difficile en dehors de certains milieux. « On accorde de plus en plus d'attention à l'homosexualité au Vietnam », dit Maika Elan. « Il y a bien des films sur les homosexuels, et ils essaient de faire en sorte que leur auditoire comprenne mieux l'homosexualité. Mais il y a généralement beaucoup de drames dans ces films. Et au final ces films disent que, si vous vous affirmez gay ou lesbienne, votre famille vous abandonnera et vous mourrez probablement seul... Les films sur les homosexuels au Vietnam ne sont jamais des films heureux. Mais je sais pourtant qu'il y a des gays joyeux ! ». La situation est différente en ville et à la campagne ; et elle est diverse selon les régions. « A Hanoi, il est très difficile d'être gay car les jeunes y vivent toujours avec leur famille. Mais à Ho-Chi-Minh, c'est beaucoup plus facile car les gens travaillent et vivent en ville, et ils louent des chambres sur place, de sorte que leurs familles ne s'immiscent pas dans leurs relations. Ils sont beaucoup plus ouverts là-bas ».

Comment photographier cette situation ? Comment donner un sentiment de « naturel » et ne pas caricaturer ? La seule solution était de pactiser avec le temps, de développer le projet sur le long terme. Maika Elan, après avoir tenté de photographier les couples en extérieur, a vite renoncé : « Ils étaient mal à l'aise et le regard porté sur eux dans la rue les amenait à se comporter de façon tout à fait artificielle, soit à se cacher, soit à s'affirmer de façon non naturelle. D'autant que, par exemple, lorsque nous sommes allés dans un marché aux fleurs avec un des couples, les gens se sont arrêtés et nous ont demandé pourquoi deux hommes s'embrassaient ». Les appartements, les lieux de vie sont tout naturellement devenus l'espace de la photographie. Mais le contraire d'une photographie intrusive. Après avoir rencontré des couples que lui présentaient des amis, après avoir bavardé avec eux - « le travail a souvent commencé par un rendez-vous au café, par un verre partagé » - la photographe a simplement accompagné ses modèles chez eux. Elle a, là, tout fait pour se faire oublier, prenant peu d'images, parfois n'en prenant aucune, se contentant de faire accepter sa présence et attendant des instants qui allaient être propices à ces instantanés doux, souvent amusés et amusants, qui flottent sur le quotidien avec une combinaison

réussie de légèreté et de sérieux. Les images, même lorsqu'elles montrent deux hommes dans les bras l'un de l'autre ou dans un même lit, sont toujours extrêmement pudiques, ce qui fut reproché à la photographe par certains homosexuels, militants, qui auraient, comme ils le disaient, voulu voir davantage « d'action ». Ils contrastaient avec les membres de familles qui protestèrent, lorsque l'exposition eut lieu au Goethe Institut de Hanoi et demandèrent que l'on décroche les photos de leurs enfants qu'ils considéraient comme « malades » et dont ils étaient honteux.

A toutes les étapes de son lent travail qui dura deux ans pour la prise de vue, Maika Elan fut extrêmement précise, attentive, trouvant la distance juste, ne forçant jamais les choses, cueillant les situations avec élégance et simplicité. Le travail de sélection final fut fondamental et son enjeu, central : « Au début j'ai choisi les photos que je trouvais les plus belles. Mais les revoyant quelques jours ou mois plus tard, j'ai commencé à les regarder différemment. Je veux que les gens croient aux moments que je photographie, je veux qu'ils croient qu'ils sont réels et concernent des personnes réelles. Si vous voyez deux personnes qui sont trop belles, si elles ressemblent à des modèles, alors je ne suis pas sûre que les gens croient que c'est réel. Je veux que mes photos soient des moments que les gens pourraient croiser dans leur propre vie. J'ai donc évité les éclairages trop beaux ou les photos sur lesquelles les gens avaient l'air trop beaux. ».

Pourtant l'ensemble s'affirme comme une prise de position esthétique qui tranche avec bien des pratiques documentaires ou, en tout cas avec leurs conventions formelles et descriptives. Si le cadre est relativement ample et si sa respiration est harmonieuse au vu de la petite taille des appartements photographiés, c'est dans le traitement de la couleur que la photographe démontre à la fois sa sensibilité et sa maîtrise. Elle qui expérimente sans cesse avec les Lomo, qui se livre avec délices à la surimpression a constitué un langage coloré, une palette singulière, tendue et brillante. Elle la développe dans ses carnets, les Lomo Diaries mêlant dessins, photographies, textes, collages, autoportraits photographiques ou croqués au crayon de couleur constituant de petites merveilles graphiques d'une intense liberté. On a le sentiment, en faisant se succéder toutes les images finalement sélectionnées pour *The Pink Choice* qu'elle a appliqué ses recherches à un sujet, qu'elle s'est, en quelque sorte, passé commande et qu'elle a mis à profit la palette qu'elle a élaborée par ailleurs. C'est ainsi que d'images à la limite de la surexposition pour deux jeunes filles s'amusant

à faire semblant de regarder si elles n'auraient pas un pénis, vision lumineuse, tendre, heureuse, jusqu'à des visions de nuit très contrastées, entre caravagisme, ombres chinoises, palette dramatique en passant par des visions aux pastels amusés, la photographe réussit à faire coexister dans une série qui décline les possibles et les extrêmes de ses recherches des images apparemment régies, une par une, par le seul équilibre interne. La cohérence provient du sentiment que nous avons, tant les images sont fluides, que l'ensemble a été réalisé sans effort, dans une simple respiration, avec bonheur, sans tension aucune. Une photographie évidente pour traduire et transmettre l'évidence de vies apaisées, apparemment apaisées, dans des rectangles historiés qui, chacun, résumant une histoire d'amour devenue petite peinture de genre.

Maika Elan est définitivement ancrée dans la pratique documentaire, même si elle est capable de s'exprimer dans d'autres domaines en photographie. Aussi curieuse que souriante, aussi déterminée que rigoureuse, elle affirme toujours une forme de mystérieuse implication respectueuse dans la façon dont elle traite ses « sujets ». Et elle adore photographier, tout le temps. « Mais parfois, quand je vois quelque chose de vraiment beau, j'arrête de prendre des photos. Parce que je sais que je ne peux pas le capturer aussi bien que je le vois de mes propres yeux. Pendant ces moments, je pense que c'est plus important de profiter du moment que de photographier. Les paysages en sont un bon exemple. J'aime regarder de beaux paysages, mais les photographier est un peu plus difficile. J'ai toujours pensé que la photographie de paysage est facile.

Mais, en fait, c'est très difficile. Je constate que les personnes âgées sont plus douées pour la photographie de paysage, alors je dois peut-être attendre... ». Toujours le même humour, appliqué à une philosophie de vie et de pratique qui dissimule une rare détermination et un sens de l'éthique qui permet l'approche, sans aucun voyeurisme, de tous les sujets que Maika Elan aborde. Elle n'est jamais voyeuse, ne recherche aucun spectaculaire et ne transforme jamais le spectateur, qu'elle respecte autant que ses modèles, en voyeur. Seule importe, au fond, l'émotion et la capacité à la transmettre : « Dès qu'une photo me fait ressentir quelque chose, je pense que c'est une bonne photo ».

Maika Elan, âgée de 32 ans, est photographe indépendante depuis 2006. Elle poursuit des recherches personnelles sur la couleur et développe des travaux de commande dans le domaine de la mode et du mariage aussi bien que des sujets documentaires en Asie, de Hanoï où elle réside et travaille aussi bien qu'au Népal, en Inde, qu'au Japon.

C'est après avoir effectué un stage avec Antoine d'Agata au Angkor photo Festival en 2010 durant lequel elle photographia ses premiers couples homosexuels qu'elle entreprit deux années de travail sur l'univers LGTB au Viêt-Nam.

Maika Elan

Biographie

Née à Hanoi en 1986, elle vit et travaille désormais à Ho Chi Minh Ville où elle s'est installée au début de l'année 2017 avec son époux, lui-même photographe, et leur petit garçon de 4 ans.

Nguyen Thanh Hai n'a que 5 ans lorsque sa mère meurt dans un accident de voiture ; et la fillette est élevée près de son père, personnage essentiel pour elle, à tous points de vue. Ce chercheur, agrégé de philosophie, entretient avec elle une relation forte, et mène avec elle des discussions, des échanges qui détermineront d'importantes décisions tout au long de la carrière de celle qui ne se destine pas à la photographie ni aux métiers de l'image. En juin-juillet 2013, elle lui a consacré une série, Like my Father :

« Mon père suit un traitement contre le cancer. Pendant plusieurs mois, il n'a pas pu se lever du fait de sa mauvaise santé. Il a perdu 20 kg en peu de temps. Un jour, je l'ai observé alors qu'il portait ses vêtements, qui étaient devenus si grands pour lui qu'ils semblaient appartenir à quelqu'un d'autre. J'ai été surprise de voir à quel point il avait l'air très petit. Il ressemblait à un enfant qui essayait de porter des vêtements d'adultes - comme lorsque les enfants portaient les vêtements de leurs parents. Je me suis soudain sentie tellement grande.

Puis, je me suis rappelée le passé lorsque mon père m'emmenait au parc et m'achetait des jouets en peluche. Il a également pris de nombreuses photos amusantes de moi. J'ai pensé que c'était à mon tour de faire quelque chose pour lui, comme il l'a fait pour moi par le passé. Nous sommes tous les deux retournés au même parc et avons joué comme au bon vieux temps. Il a dû faire de gros efforts pour faire face, ne serait-ce que quelques heures. J'espère que ces photos le motiveront. J'espère qu'elles lui ont fait penser qu'il n'est pas aussi malade qu'il le pense. Dans mon cœur, il est toujours une personne heureuse et optimiste. »

Les photographies, presque toutes des surimpressions, lumineuses, aux couleurs vives et gaies montrent le vieil homme heureux dans la nature, enserré par les herbes, appuyé contre un tronc d'arbre alors que rayonne le soleil, ou bien dans le parc d'attraction, au milieu des manèges et des signes d'un univers enfantin. La maladie l'a pourtant emporté et Maika Elan a perdu son père il y a trois ans.

En 2005-2006, alors qu'elle était étudiante en deuxième année de sociologie à l'Université de Sciences sociales et humaines de Hanoi, elle participe, par hasard, à un forum photo où elle rencontre de nombreux photographes locaux. Cela l'amuse, elle se prend ensuite au jeu et utilise les appareils ; et entre autres les Lomo qui étaient dans sa famille.